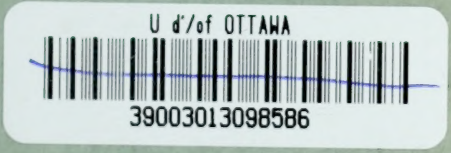
Shakespeare, William

LES SONNETS DE SHAKESPEARE

C15
8/7
906



SEPTIÈME CAHIER, CAHIER DE NOËL
DE LA HUITIÈME SÉRIE

CHARLES-MARIE GARNIER

les sonnets de Shakespeare

ESSAI D'UNE INTERPRÉTATION EN VERS FRANÇAIS. — I

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
.C15
v. 8/7
1906

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pt7lessonnetsdes08shak

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries; tout y est classé dans l'ordre; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq

francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

Pour la septième série, année ouvrière 1905-1906, et en attendant que paraisse le catalogue analytique sommaire *de nos deuxièmes cinq séries, 1904-1909, on peut consulter, — provisoirement, — la petite* table analytique très sommaire *que nous en avons établie et que nous avons publiée en fin du premier cahier de la huitième série.*

Pour amorcer tout travail que l'on aurait à commencer dans notre premier catalogue analytique sommaire, *consulter le* petit index alphabétique *provisoire que nous avons établi automatiquement de ce* catalogue analytique sommaire *dans l'index total de nos éditions antérieures et de nos sept premières séries, même premier cahier de la huitième série.*

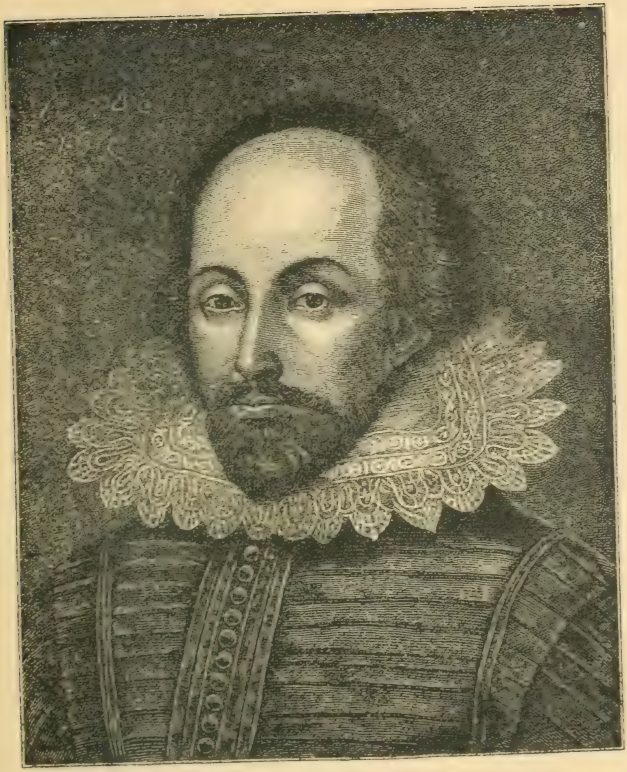
les sonnets de Shakespeare

ESSAI

D'UNE INTERPRÉTATION

EN VERS FRANÇAIS

Portrait de Shakespeare gravé par Martin Droeshout, figurant en tête du folio de 1623, la seule image du poète pour laquelle nous ayons la garantie d'un témoignage contemporain.



à l'interprète de Wordsworth,

ÉMILE LEGOUIS

de la Sorbonne

qui m'a montré l'exemple
et m'a donné l'audace

Charles Garnier

DU MÊME AUTEUR

Revue de Métaphysique et de Morale, mai 1903 :
Le Nirvana de Lafcadio Hearn (traduction);

Revue pédagogique, avril 1902 :
L'enseignement aux Iles Hawaï;

Revue pédagogique, décembre 1904 :
Charles Dickens, auteur de Contes de Noël;

Revue internationale de l'enseignement, septembre 1902 :
Notre devoir intellectuel en Indo-Chine;

Revue germanique, janvier 1905 :
Les « Sonnets élisabéthains » de Sidney Lee;

Autour du Monde, Félix Alcan, 1904 :
Les Américains aux Philippines, pages 172-205.

Il a été tiré de ce cahier quinze exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement;

et deux exemplaires d'auteur numérotés a, b *exemplaires d'auteur.*

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette huitième série est de cent francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs) 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

I

Aux êtres les plus beaux nous demandons des fils,
Au lis de la beauté d'éterniser sa gloire,
Et, puisque cède au Temps l'albe candeur des lis,
Que de blancs héritiers nous gardent leur mémoire !

Toi, concentrant ta vie au foyer de tes yeux,
Tu nourris ton feu clair de ta propre substance,
Et ton doux ennemi, ton moi pernicieux,
Fait lever la famine aux champs de l'abondance.

De la terre féconde ornement tendre et frais,
Seul et brillant héraut du printemps qui se pare,
Pourquoi celer ta sève en tes bourgeons jeunets,
Méchant, qui se gaspille en jouant à l'avare ?

Oh ! prends pitié du monde ou sois-en le bourreau :
Dévore son espoir, pourvoyeur du tombeau !

II

Lorsque quarante hivers, assiégeant ta jeunesse,
De menaçants fossés auront creusé ton front,
Ils feront un haillon sans fierté, sans noblesse
Du fier et noble corps que tous croyaient fécond.

Et si l'on te demande où gisent tous tes charmes,
Et l'ancienne vigueur de tes jours défleuris,
Oser montrer tes yeux ravinés par les larmes
Sera te mettre en butte à l'affront qui meurtrit.

Combien plus de louange ornerait ton courage
Si tu pouvais répondre : « Il est, ce fils, à moi;
Il vient solder mon compte, excuser mon grand âge, »
— Fils dont la beauté veut qu'il soit sorti de toi!

Ah! ce serait renaître et sentir aussitôt
Dans le gel de ton cœur refluer un sang chaud!

III

Regarde en ton miroir; réponds à sa prière
Que le temps est venu de refondre tes traits,
Car tu frustres ton siècle et l'espoir d'une mère
En ne restaurant pas la tour d'un tel palais.

Il n'est vierge si belle, aux flancs restés en herbe,
Qui dédaigne les soins de ton fécond labour;
Il n'est homme si fou qui veuille, par superbe,
Être sourd à la vie, être mort à l'amour!

Ta mère vit en toi : ta fièvre, c'est l'appel
De son premier avril qui voudrait refleurir :
Au vitrail entr'ouvert par l'âge au doigt cruel,
Tu verras tes fruits d'or se gonfler et mûrir.

Mais si tu vis et veux ne pas laisser de trace,
Meurs et scelle au tombeau ton image et ta race!

IV

Prodigue de ton charme, Ami, pourquoi répandre
Sur toi, toi seul, le legs divin de ta beauté ?
La Nature nous prête et c'est pour nous reprendre !
Généreuse, elle veut la générosité.

Alors, mon bel avare, à quoi bon mésuser
Des largesses qu'on fit pour que tu fusses large ?
Usurier sans profit, pourquoi thésauriser
La vie, et refuser d'en accepter les charges ?

Tu vis sans vivre en ne traitant qu'avec toi-même :
C'est ton doux être, Ami, que je te vois duper ;
Et, quand la Mort viendra jeter l'appel suprême,
Comment solder ton compte, ou comment la tromper ?

Ta stérile beauté rentre avec toi sous terre,
Elle qui, fécondée, eût fait ta légataire.

V

Les Heures qui, de suaves rayons tissèrent
Ce regard plein d'amour qui rive tous les yeux,
Deviendront les tyrans de leur œuvre si chère
Et raviront sa grâce à ton front gracieux.

Le vieux Temps sans repos sur les vents de l'Hiver
Traîne l'Été pour le souiller et le confondre ;
Le gel fige la sève, abat les grands troncs fiers
Et la beauté s'enneige et la vigueur s'effondre.

Alors, si l'Été sage avait point distillé
La sève printanière au cristal des fioles,
Le suc de la beauté serait annihilé,
Elle et son souvenir — sombrés aux nécropoles.

Elles bravent l'Hiver et le trépas commun
Les plantes dont l'Amour a sauvé le parfum.

VI

Ne laisse pas l'Hiver, de son doigt décharné,
Dessécher ton Été sans distiller ta sève ;
Embaumes-en la vie avant qu'il soit fané ;
Crains le meurtre de soi pour la beauté trop brève :

L'usage et non l'usure, Ami, paye en bonheur
Celui qui volontiers verse au jour dit la somme :
Crée un autre toi-même, et, décuplant ton heur,
Décuple et ton image et ta puissance d'homme !

Et si par dix enfants ton être est répété,
Plus heureuse dix fois sera ton âme heureuse :
Tu renaîtras vivant en ta postérité,
Quand viendra te faucher la mortelle Faucheuse.

Ne fais pas l'obstiné : ne prends pas, toi si beau,
Pour héritiers la Mort et les vers du tombeau !

VII

Vois ! quand à l'Orient la lumière dorée
Lève son front brûlant, le regard des mortels
Monte pour saluer sa majesté sacrée
Et rendre un humble hommage au jeune dieu du ciel.

Il gravit les hauteurs des cieux et de la gloire,
En son midi, pareil à l'homme mûr et fort :
Les regards éblouis adorent la victoire
Du pèlerin nimbé de sa poussière d'or.

Mais, tombé du zénith, son front défait vacille,
Comme un vieillard déchu dans le soir et la mort :
Et de l'astre impuissant, l'œil, autrefois servile,
Sans respect se détourne, et sans regret s'endort.

Il sonne, le midi de ta jeunesse altière ! —
Sans un regard, ainsi tu meurs si tu n'es père.

VIII

Pourquoi, vous, ma Musique, entendre avec douleur
La musique ? le doux au doux fait-il la guerre ?
Pourquoi chérir l'émoi qui fait couler vos pleurs
Ou goûter le nectar au fond de l'urne amère ?

Si le juste concours des sons harmonieux
Suavement fondus te cause une agonie,
C'est qu'il te gronde, en ses sanglots mélodieux,
De perdre un pur solo promis aux symphonies.

Vois la corde vibrer ainsi qu'une épousée
Et toutes de frémir en un accord vainqueur :
C'est la Femme, et le Père, et la chanson jasée
De l'Enfant vient s'y fondre en un tout-puissant chœur !

Et leurs voix sans parole en un seul cri résonnent :
« Restant seul, tu n'existes plus, tu n'es personne ! »

IX

Pourquoi te consumer en ton isolement ?
Craindrais-tu de mouiller l'œil profond d'une veuve ?
Si tu meurs sans un fils, ah ! c'est le monde aimant
Qui toujours va pleurer sa peine toujours neuve.

Ta veuve, c'est la Terre, inconsolablement.
A la plus humble femme, une amour ranimée
Donne de rallumer aux yeux de son enfant
Le feu pur qui brillait en la prunelle aimée.

Admire : un vrai prodigue au monde est un trésor
Qui toujours se déplace et qui se multiplie ;
Mais la beauté qu'on n'use est escarcelle d'or
Que son maître d'un jour dilapide et spolie.

Aucun amour humain n'habite en ce cœur las
Qui contre soi descend au meurtre le plus bas.

X

Avoue, ingrat, que c'est n avoir aucun amour
Que de montrer pour soi si mince prévoyance ;
On t'adore à la ville, on t'adore à la cour,
Mais il est clair que toi, tu n'es qu'indifférence.

Tu es si possédé de ton courroux haineux
Que tu tournes sur toi l'effort de ta folie
Pour abattre ce phare illustre et lumineux
Que devrait étayer ta suprême énergie.

O change, que je change ! — Amour en toi doit-il
Payer plus lourd loyer que la Haine sordide ?
Loge en ton cœur l'alme bonté de ton profil ;
Qu'elle t'émeuve au moins sur ton propre homicide !

Crée un autre toi-même, Ami cher, si tu m'aimes,
Qui couronne ton front de renaissants diadèmes.

XI

Quand viendra ton déclin viendra d'un pas égal
Le soleil de ton fils qui dans le ciel se lève;
La sève de printemps qui fut son sang natal
Reste à jamais ton bien quand ton printemps s'achève.

Ici, vivent sagesse et progrès et beauté,
Et là, c'est la vieillesse absurde et décrépite.
Que tous pensent de même, adieu l'humanité!
Au bout de soixante ans le monde est en faillite!

Laisse ceux que Nature a mis hors de sa loi,
Laids, grossiers et rugueux, périr sans descendance;
Vois ceux qu'elle a comblés : elle t'a fait leur roi,
D'un opulent amour chéris cette opulence!

Tu es le sceau royal choisi, sculpté par elle
Pour que vive à jamais cet unique modèle.

XII

Quand au cadran je suis l'âpre marche du temps,
Ou vois le jour périr sous la nuit angoissante;
Quand, à pleurer les lilas défunts, je comprends
Que le jais des cheveux de fils pâlis s'argente;

Quand les arbres géants, de feuilles dépouillés,
Ne prêtent plus leur dais aux vaches assoupies;
Et que les trèfles verts, en gerbes tortillés,
Passent sur leur brancard, face hirsute et blêmie;

Alors, cher, ta beauté me revient à l'esprit,
Qui doit sombrer aussi dans le commun naufrage;
Nos parfums et nos fleurs cèdent au temps maudit :
D'autres, du même pas, commencent le voyage.

Contre la faux du Temps rien ne peut nous défendre :
Seuls la bravent nos fils quand elle vient nous prendre.

XIII

O cher! tu ne t'appartiens pas : tu n'es ton roi
Qu'au long des chers sentiers du vallon de la vie;
Il faut te prémunir d'un fatal désarroi
En léguant cette image à toi-même ravie.

Alors, cette beauté, que tu n'as qu'à loyer,
N'aura jamais de terme, et tu seras toi-même
Encore, et tu verras la Mort sans t'effrayer,
Un fils aimé sauvant cette forme qu'on aime!

Quoi! laisser ce manoir de son haut rang d'honneur
Par esprit indolent tomber en déshérence!
Quoi! le livrer aux mains de l'hiver rançonneur,
A l'éternelle mort de la froide impuissance!

Ah! ce serait folie, et toi, Will, ma hantise,
Dis-toi : « J'avais un père. » — et que ton fils le dise!

XIV

Point ne sais les secrets de la nuit étoilée
Et pourtant je me sens astronome et devin,
Non pour prédire aux champs le sec ou la gelée,
Peste noire au bétail ou disette au moulin,

Ni la bonne aventure à chacun de nos mois,
Ce qu'il porte en ses flancs, pluie, ouragan, tonnerre,
Ni le destin mouvant des princes ou des rois :
Le ciel ne me révèle aucun de ces mystères.

Mais, au fond de tes yeux, mes doux astres constants,
Je lis une promesse et plus sûre et plus fière,
C'est que le Vrai, le Beau triompheront du Temps,
La Vie, et non la Mort, étant ton héritière.

Sinon, triste prophète, en larmes m'écrierai :
« Ta fin sera la fin du Beau comme du Vrai ! »

XV

Chaque être sur la terre a sa fixe croissance
Et ne connaît qu'un temps l'ivresse de juillet;
Le monde est une scène où de vains acteurs dansent
Sous le feu de soleils à l'ascendant secret.

De même qu'un arbuste, un homme lève et pousse,
Vert, éclate de sève et, mûr, déjà périt :
Il sent la même brise ou très âpre ou très douce,
Et de son lustre éteint le souvenir se rit.

Au vacillant flambeau de l'inconstance humaine,
Je vois ton sang bondir en sa bouillante ardeur,
Et le Temps meurtrier débattre avec la Haine
Quelle nuit éteindra le jour de ta splendeur.

Ils frappent! Mon amour accepte la bataille,
Et j'insère une greffe au creux de ton entaille!

XVI

Il te faut cuirasser et ton cœur et ton bras
Pour disputer au Temps tes dépouilles opimes.
Arme-toi, contre la ruine et le trépas,
De glaives mieux trempés que mes trop faibles rimes.

Debout sur ton midi, sommet des heures d'or,
Tu peux voir, vierge encor, maint courtil en jachère
Aux couleurs d'un portrait préférer le trésor
De tes vivants semis et de ta pépinière.

La vie, aveugle Ami, seule peut réparer
Les brèches de la vie, et ma plume écolière,
Humble stylet du Temps, ne saurait célébrer
Le fonds ni les dehors de ta splendeur entière.

Perds-toi pour te trouver, mon artiste indolent.
Tu vivras, buriné par ton propre talent !

XVII

Dans les temps à venir, qui donc croira mes vers
Même éclairés du haut fanal de ton mérite ?
Eux qui, Dieu sait ! ne sont que sépulcres déserts
Vidés de cette vie où ta beauté palpite !

Si je savais tes yeux écrire et leur splendeur,
Et d'une grâce égale enluminer ta grâce,
Nos neveux se diraient : « *Il nous ment, ce chanteur,*
Dieu jamais à nos fronts perle pareille enchâsse ! »

Alors, mes chers feuillets, par l'âge tout jaunis,
On les mépriserait comme une bonne vieille
Qui dit long mais peu vrai; ton juste éclat terni
Serait d'un vieux conteur la trompeuse merveille.

Songe que si tes fils renforçaient mes concerts,
Doublement tu vivrais en eux comme en mes vers !

XVIII

Comment te comparer aux matins de l'Été ?
Ta grâce est plus aimable et ton humeur plus douce :
Son vent rude abolit le bourgeon velouté,
Et de trop près l'Hiver le talonne et le pousse.

Souvent l'or de son teint se tache et se ternit
Et le feu de son œil souvent brûle et dessèche ;
Hier franc et rieur, à peine s'il sourit
Aujourd'hui, tant le sort changeant le rend revêche.

Mais toi, point ne verras se flétrir ton printemps
Ni se faner jamais tes beautés immortelles ;
Voyant croître en mes vers tes bourgeons éclatants
La Mort doit s'avouer sa défaite éternelle.

Tant que vivra le monde, et l'amour et l'envie,
Vivront ces vers, et ces vers-là donnent la vie !

XIX

O Temps, ronge au lion ses ongles acérés,
Pousse la Terre à dévorer sa propre race;
Brise au tigre cruel ses crocs de sang lustrés;
Sur l'orgueilleux phénix de cent ans, fais main basse.

Qu'en l'œil pur des saisons, les rires et les pleurs
Passent quand passe, ô Temps, ta grande aile rapide;
Chasse de l'univers les parfums et les fleurs :
Soit, mais je te défends crime de régicide !

Point ne laboureras le front de mon ami;
Point ne le rayeras de ta plume alouvie;
Tu laisseras intact et toujours raffermi
Ce moule de beauté renaissante et de vie !

Frappe à ton gré, Vieillard, épuise ta rancœur :
Mon Amour par mes vers sera toujours vainqueur !

XX

La Nature t'a peint un visage mignard
De femme, ô toi, mon maître et ma maîtresse aimée;
Un cœur de femme aussi, mais inapte au grand art
Des mobiles humeurs de mensonge embrumées;

Un œil plus lumineux et sans émois trompeurs,
Et qui dore l'objet qu'il baigne de ses flammes; —
Pour la couleur, homme tu es, roi des couleurs,
Roi qui sais ravir l'homme et fasciner la femme.

Femme au premier projet de Nature en travail,
S'éprenant de son œuvre, elle te voulut prince :
Elle t'enlève à moi, t'ornant d'un mâle émail,
Et le trait, qui parfait son chef-d'œuvre, m'évince.

Puisqu'elle t'a moulé pour le plaisir des femmes,
De ton amour j'ai la lumière, elles les flammes.

XXI

La Muse qui m'émeut n'a rien de cette Muse
Qu'aiguillonnent aux vers d'illusoires attraits :
Pour azurer ses dieux, il n'est ciel qu'elle n'use;
De tous les héros morts le sien garde les traits.

Fière de l'accoupler au soleil, à la lune,
Elle entasse pour lui les perles de la mer,
Les fraîches fleurs d'avril et les rares fortunes
Que de son dôme immense enclôt l'orbe des airs.

Sincère en mon amour, oh! que ma voix sincère
En toi chante un ami bel autant que l'enfant
Qui rit au sein laiteux que décache une mère ; —
Mais moins qu'un cierge d'or dans le ciel triomphant.

Qu'il chante, ce chanteur qui de ses vers s'enivre :
Il convient de flatter ce qu'on vend à la livre.

XXII

En mon miroir comment lirai-je ma vieillesse
Tant que Jeunesse et Toi vous serez frère et sœur ?
Mais, quand le Temps te creusera de sa tristesse,
Mes yeux verront ma vie en proie au ravisseur.

La beauté radieuse, Ami, qui t'illumine
Est aussi le manteau visible de mon cœur,
Car si tu vis en moi j'habite en ta poitrine,
Et, si tu vaincs le Temps, je serai son vainqueur.

Pour te garder à mon amour, veille toi-même,
Comme, en ton nom chéri, je veille aussi sur moi;
Vois, je berce ton cœur sur mon souci qui t'aime,
Comme un fils de son lait, la nourrice en émoi.

Mon cœur navré, le tien connaîtra l'agonie :
Tu me donnas un cœur qui point ne se renie.

XXIII

Comme un acteur novice, inhabile au succès,
Perd le fil de son rôle en entrant sur la scène;
Comme un fauve irrité dont la rage en excès
Affaiblit dans son cœur la force de sa haine;

Ainsi, pauvre en sang-froid, je ne puis célébrer
Le cérémonial parfait de l'âme intime :
Sous le fardeau trop lourd je sens l'esquif sombrer
Et mon amour trop fort dans sa force s'abîme.

Héraut fier et muet de mon cœur éloquent,
Que mon livre te parle en fidèle interprète!
Mieux que certaine ardeur d'un discours plus ardent, (1)
Qu'il plaide l'amoureux objet de sa requête!

Entends ce que t'écrit l'amour silencieux :
C'est d'un amour subtil d'entendre avec les yeux.

(1) Les sollicitations dont l'ami est déjà en butte de la part de la maîtresse.

XXIV

Mon œil, jouant au peintre, a fixé radieuse
Ta beauté sur la toile immense de mon cœur,
Et mon corps est le cadre où l'âme ingénieuse
Traça la perspective en artiste vainqueur.

Au travers de ma chair amollie et fondue,
Vois ta fidèle image issir de son émail,
Aux murs de ma poitrine à jamais suspendue :
Le cristal de tes yeux en forme le vitrail.

Mystérieux bienfait qu'entr'échangent nos yeux !
Les miens ont peint tes traits, les tiens sont les fenêtres
Du palais de mon cœur par qui, du haut des cieux,
Le soleil amoureux descend pour se repaître.

Ah ! si l'œil possédait ce pouvoir scrutateur ! —
Mais il peint ce qu'il voit sans connaître les cœurs.

XXV

Laissons tous les heureux que leur étoile enchante
Se targuer de leur rang et d'honneurs peu discrets ;
Le Sort me refusant ces clameurs triomphantes,
Ignoré, je jouis de mon heur en secret.

Au grand soleil, comme un souci, son juste emblème,
Le favori d'un prince étend ses feuilles d'or ;
Mais, au moindre nuage, il crispe son cœur blême
Et trouve en sa faveur la ruine et la mort.

Avec deuil, le héros fameux de cent victoires
Voit, au premier échec de son bras affaibli,
Tous ses exploits sabrés du livre de la gloire
Et tous ses durs travaux descendre dans l'oubli.

Aimant autant qu'aimé, j'ai, moi, l'heur ineffable
De river l'immuable au cœur de l'immuable.

XXVI

Seigneur de mon amour, ta royale accolade
Enchaîna mon devoir à ton droit suzerain :
En ces vers, ton vassal t'envoie une ambassade,
Humble hommage d'esprit à l'honneur souverain ;

Honneur si grand, que mon esprit, pauvre en parure,
Va manquer du pourpoint des mots et sembler nu ;
Mais j'escompte l'accueil de ta riche nature
Où, tout nus, mes pensers seront les bienvenus.

Puis, l'astre bienfaisant qui pointe mon aiguille
Par son doux ascendant sur ton pôle aimanté
Vêtira de velours mon amour en guenille
Pour qu'il soit digne, Ami, de tes almes bontés.

Alors, je te crierai l'amour que je te porte !
Ce soir, humble et sans voix, je m'assieds sous ta porte...

XXVII

Accablé de fatigue, au lit je me retire,
Asile reposant du vagabond lassé;
Mais je reprends ma route en ma tête en délire
Et mon esprit s'épuise en mon corps harassé.

Alors mon âme en peine erre vers ta demeure
Et vers toi s'achemine en pèlerin dévot:
Elle tient mes cils lourds ouverts au fil de l'heure
Et je fixe la nuit, nuit des yeux toujours clos;

Ma vue imaginaire et mes regards sans vue
Font rayonner ton ombre, — étincelant joyau,
Agrafé dans le crêpe épais et lourd des nues,
Qui rend la nuit plus jeune et son grand deuil plus beau.

Le jour, sans nul repos mon corps pour moi se lasse,
Et, la nuit, c'est pour toi que mon cœur se harasse.

XXVIII

Comment porter un front qu'aucune ombre n'assiège
Quand on est si longtemps sevré de tout repos,
Quand le lourd poids du jour jamais la nuit n'allège,
Et qu'à ces jours les nuits ajoutent leurs fardeaux ?

Ces Pouvoirs ennemis signent une alliance
Et s'étreignent les mains pour triompher de moi,
L'un par son dur labeur, l'autre par la souffrance
Que m'inflige un labeur qui m'éloigne de toi.

Pour l'attendrir, je dis au Jour tes mille grâces
Et que tu l'éclairas quand le ciel l'assombrit :
Pour le flatter je dis au Soir qu'aux bruns espaces,
Tous les astres éteints, tu redores la nuit.

Ainsi, chaque journée allonge ma torture
Et chaque nuit remet au vif l'âpre blessure.

XXIX

En disgrâce avec tous, les hommes et les dieux,
Tout seul parfois pleurant ma fortune proscrite,
Et jetant mes vains cris à l'orbe sourd des cieux,
Je vois ce que je suis et ma tâche maudite.

Je voudrais ressembler aux riches en espoir,
Posséder leurs amis et leurs traits pleins de grâce;
J'envie à l'un son art, à l'autre son pouvoir :
Ce qui me plaît le plus alors le plus me lasse.

Pourtant, dans ces pensers d'universel mépris,
S'il se tourne vers toi, mon cœur chante Noël !
A l'aube, l'alouette, ainsi, des chaumes gris,
Monte et s'en va chanter à la porte du ciel !

L'appel de ton amour m'est parfait réconfort :
Je me rirais d'être monarque au sceptre d'or.

XXX

Quand je fais comparoir les images passées
Au tribunal muet des songes recueillis,
Je soupire au défaut des défuntes pensées,
Pleurant de nouveaux pleurs les jours trop tôt cueillis.

Des larmes oublieux, mon œil alors se noie
Pour les amis celés dans la nuit de la mort,
Rouvre le deuil de l'amour morte et s'apitoie
Au réveil sépulcral des intimes remords.

Je souffre au dur retour des tortures souffertes,
Je compte d'un doigt las, de douleur en douleur,
Le total accablant des blessures rouvertes
Et j'acquitte à nouveau ma dette de malheur.

Mais alors si mon âme, Ami, vers toi se lève,
Tout mon or se retrouve et tout mon deuil s'achève.

XXXI

Ton sein s'est enrichi des amours abolies
Que l'absence ruine aussi bien que la mort :
Les amitiés, que je croyais ensevelies,
Y sont avec l'Amour et tout son cher trésor.

Que de pieux sanglots et de larmes funèbres,
Quelle rente payait l'amour religieux
Que je vouais aux morts perdus dans les ténèbres
Et retrouvés vivants dans le ciel de tes yeux !

Tu es le mausolée où mes amours passées
Suspendent les drapeaux de leur gloire au linceul :
Chacune t'a livré sa part de ma pensée
Et mon amour total est acquis à toi seul.

Les traits que j'adorais se prennent à renaître,
Et toi qui les as tous possèdes tout mon être !

XXXII

Si jamais, survivant au jour très satisfait,
Où la Mort m'enfouit, la gueuse, sous la terre,
Tu viens à retrouver ces jaunissants feuillets,
Ces pauvres méchants vers d'un amour éphémère,

Compare-les aux vers mieux travaillés du jour :
Chaque nouveau chanteur couvrant leur harmonie,
Sinon pour leurs accords, lis-les pour leur amour,
Tout dépassés qu'ils soient par de plus hauts génies.

Daigne alors m'accorder ce mot affectueux :
« Volant encor le vol montant d'une décade,
Sa Muse lui donnait un fils plus fastueux
Et plus digne d'orner une illustre pléiade.

Comme l'art a grandi des poètes du jour,
Je lis eux pour leur style et lui pour son amour. »

XXXIII

Bien des matins j'ai vu la gloire de l'aurore
Caresser les sommets de ses regards royaux,
Sa face d'or baiser le pré vert qui se dore,
Et, céleste alchimiste, empourprer les ruisseaux ;

Puis, tout-à-coup, laisser le plus vil des nuages
Chevaucher, ombre abjecte, au ciel pur de son front,
Au monde abandonné cacher son clair visage,
Et, furtive, en l'ouest enfouir cet affront.

Un matin, tout ainsi, le soleil de mon âme
Triomphant et splendide illumina mes cieux :
Hélas, une heure après se mourait cette flamme
Sous le poids étouffant d'un masque nébuleux.

J'aime et suis sans dédain : oui, mon soleil se cache,
Mais le soleil du ciel n'est pas non plus sans tache.

XXXIV

Ah! pourquoi me promettre une belle journée,
Et me laisser sortir sans l'abri d'un manteau,
Pour en chemin permettre aux brumes acharnées
D'obscurcir ta clarté d'un ténébreux rideau?

Vois : il ne suffit pas que tu perces la nue
Pour sécher l'eau du ciel qui vient battre ton front :
Comment bénir la main sur mes maux étendue
Qui guérit la douleur, mais sans guérir l'affront?

Tes regrets ne sauraient refermer ma blessure.
Tu te repens, c'est vrai; mais je souffre toujours;
Pour qui geint sous la croix d'une intime torture,
Le remords du coupable est un faible secours.

Oui; mais tes pleurs d'amour sont perles précieuses,
Richissime rançon des heures douloureuses.

XXXV

Ne pleure plus, Ami, sur ta faute passée :
La fontaine a sa boue et la rose a son dard,
Comme le fier soleil, la lune est éclipsée
Et le chancre hideux mord le bourgeon mignard.

Tout homme est criminel et je le suis moi-même,
De mes comparaisons autorisant tes torts ;
Je me corromps à te verser ce frais baptême
Qui porte à tes péchés confus ces réconforts.

Au crime de tes sens, c'est moi qui trouve un sens,
Qui change en avocat ton plus rude adversaire,
Et, plaidant contre moi, me condamne aux dépens :
La guerre est telle entre l'amour et la colère,

Qu'en ces discords civils, je suis pour le voleur,
L'amer et doux bandit qui m'a pillé mon cœur.

XXXVI

Laisse-moi confesser qu'il nous faut rester deux
Bien qu'unis en un seul d'une amour indivise :
Ainsi je porterai mes stigmates hideux
Seul, sans ton aide, afin que seul les coups me visent.

Ils ont, nos deux amours, la même dignité,
Encor que séparés de volontés fatales
Qui, sans changer en rien leur aimante unité,
Dépouillent leur bonheur des minutes vitales.

Il ne m'est plus permis de te connaître au jour,
De peur que mon péché ne te soit une honte;
Cesse en public aussi d'honorer ton amour,
Que cet honneur ne soit pour ta gloire un mécompte.

Ne le fais plus : c'est mon désir expiatoire :
Tout ton être étant mien, mienne est aussi ta gloire.

XXXVII

Un père prend plaisir, anémié par l'âge,
A voir son fils bondir sous le flux du sang fort;
Ainsi, rendu boiteux par le Sort et sa rage,
Je puise en ta vigueur mon plus cher réconfort.

L'esprit et la beauté, le rang et l'opulence,
Tous ces dons, anoblis de servir sous ta loi,
Siégeant, couronnés d'or, au front de ta puissance,
Je greffe mon amour au tronc de l'arbre-roi.

Dès lors, je marche droit, j'ai rang, force et richesse
Et ton sang vigoureux m'infuse une vigueur
Qui vient de tous tes biens enrichir ma détresse
Et faire sur ma nuit rayonner ta splendeur.

Pour toi, le don suprême est le don que je veux :
Mais tu l'as! et je suis au faîte de mes vœux.

XXXVIII

De toute invention ma Muse est dispensée
Tant que vivra l'Ami qui verse à mon esprit
Le suave argument de sa haute pensée,
Inaccessible au vol des vulgaires écrits.

Donne-toi le merci de ta reconnaissance
S'il reste de mes vers rien qui vaille un regard;
Connaît-on le muet qui n'ait de l'éloquence
Quand sur lui tu répands les flots sacrés de l'art?

Sois la dixième Muse, Ami, dix fois plus tendre
Que les Neuf d'autrefois, chères aux ménestrels,
Et donne à ton poète aimé, pour le défendre
Des embûches du Temps, les nombres éternels.

Si mon humble vers plaît à ces jours curieux,
A moi la peine, à toi le laurier glorieux!

XXXIX

Comment ai-je le front de chanter ta valeur
Puisque tu es, Ami, le meilleur de moi-même ?
Au feu le feu jamais n'ajouta de chaleur
Et je glane le grain qu'à ta gloire je sème.

Fût-ce pour cela seul, nous vivrons séparés,
Et nos deux fleurs d'amour délaisseront leur tige ;
Alors je te paierai mes éloges dorés,
Légitime tribut que ton mérite exige.

Absence, ô quels tourments tu nous ferais souffrir,
Si ton loisir amer n'offrait la douce ivresse
De l'amour qu'on rappelle au cœur pour le fleurir
Et pour le décevoir d'une vaine caresse ;

Et si tu n'enseignais à doubler l'être aimé,
Qui, bien qu'absent, paraît, par nos chants exhume

XL

PRENDS toutes mes amours, cher Amour, prends-les toutes :
Qu'as-tu de plus alors que tu n'avais avant ?
Aucun sincère amour, cher Amour, ne s'ajoute
A mon amour total, fleuve sans affluent.

Si par amour pour moi tu me prends mon Aimée,
Je ne puis te blâmer d'user de mon amour ;
Mais, si tu te trahis, que ta chair soit blâmée
De goûter malgré toi ce caprice d'un jour.

Ton larcin, doux Voleur, ma pitié le pardonne
Au méchant ravisseur de tout mon pauvre avoir ;
Et pourtant l'Amour sait combien plus empoisonne
Le venin de l'Amour que la Haine au fiel noir.

Par la grâce lascive, où l'horreur même est belle,
Tue un cœur que ta loi sait n'être pas rebelle.

XLI

Tous ces mignons péchés que commet le caprice
Quand je me trouve absent de ton cœur oublieux
Vont bien à ton printemps, à ta beauté complice,
Car la tentation suit tes pas en tous lieux.

Être si tendre, c'est vouloir qu'on vous séduise;
Être si beau, c'est inviter aux doux assauts; —
Quel fils de femme fuit femme qui le courtise
Et, par dédain, la force à brûler ses vaisseaux?

Hélas! ne pourrais-tu me laisser ma conquête
Et gronder ta jeunesse errante et ta beauté
Dont la fougueuse ardeur te jette à des tempêtes
Où tu dois déchirer à la fois deux traités :

Le sien, car tes attraits à tes lèvres l'entraînent;
Le tien, car tes attraits à me tromper t'amènent.

XLII

Qu'Elle soit à toi, Will, n'est pas tout mon chagrin,
Et pourtant je l'aimais d'un cœur tendre et farouche;
Mais qu'Elle te possède est le pire destin
Et la perte d'amour qui de plus près me touche.

O mes chers offenseurs, je veux vous excuser!
Toi, si tu l'aimes tant, c'est parce que je l'aime;
C'est par amour aussi qu'Elle a pu m'abuser
En te laissant l'aimer par amour de moi-même.

Te perdre, c'est un gain pour mon cœur amoureux;
La perdre, c'est un gain pour ton cœur qui s'en loue;
Si je les perds tous deux, ils se trouvent tous deux,
Et tous deux par amour sur cette croix me clouent.

Mais nous ne faisons qu'un, ô flatterie extrême :
En aimant mon Ami c'est toujours moi qu'Elle aime.

XLIII

C'EST quand mes yeux sont clos qu'ils regardent le mieux.
Car ils ne voient au jour qu'objets dont ils n'ont cure;
En leur rêve endormis te contemplent mes yeux,
Feux obscurs transperçant de leurs feux l'ombre obscure.

Toi dont le clair fantôme illumina la nuit,
Quelle clarté splendide éblouirait la nue
Si tu voulais au jour montrer ton jour qui luit
Dans l'ombre et te révèle à mes regards sans vue!

Oh! si mes yeux, comblés de tes rayons bénis,
Pouvaient te voir surgir dans la lumière vive,
Toi qui, dans la nuit morte, apporte aux yeux ternis
Le fantôme imparfait d'une beauté fictive!

Quand tu n'y parais pas, les jours me sont des nuits;
Mais les nuits sont des jours quand ton ombre m'y suit.

XLIV

Si ma pesante chair était toute Pensée
L'espace injurieux ne saurait l'arrêter,
Et, malgré la distance, elle serait lancée
Par son propre désir où tu veux habiter.

En foulant les rochers des confins de la terre,
Je serais près de toi, car d'un bond, sans effort,
La Pensée a franchi les montagnes altières
Sitôt qu'elle a conçu le but de son essor.

De n'être pas Penser la pensée assombrie
Me tue en me rivant à mon logis lointain,
A ma souffrante chair, de terre et d'eau pétrie,
Qui doit subir le bon vouloir du Temps hautain,

Sans jamais recevoir de ces deux éléments
Que des pleurs, lourds témoins d'un double enchaînement.

XLV

Les autres, l'air léger, le feu purifiant,
Vers toi volent toujours, où que mon être vive ;
L'un est Penser subtil, l'autre Désir fuyant,
Esprits omniprésents, miracles d'aile active!

Quand ces vifs éléments partent dans les hauteurs,
En mission d'amour, vers l'Ami qui m'oublie,
Mon être, abandonné de ses deux sauveteurs,
Sombre au fond de la mort sous sa mélancolie.

Il retrouve la vie en retrouvant les deux
Rapides messagers que ton cœur lui renvoie :
Ils viennent d'arriver, me font le conte heureux
De l'heureuse santé qui me comble de joie!

Joyeux enchantement qui par trop peu subsiste,
Car je te les renvoie et redeviens tout triste...

XLVI

Et mon œil et mon cœur sont en lutte mortelle
Pour partager le cher butin de tes regards :
L'œil veut au cœur cacher le profil qu'il cisèle,
Le cœur ravir à l'œil l'usage de sa part.

Mon cœur prétend qu'en lui tu fixas ta demeure,
Coffret que ne força jamais œil déloyal ;
Mais l'accusé soutient que ce n'est là qu'un leurre
Et qu'en lui tu peignis ton visage royal.

Pour juger ce procès, convoquant les Pensées,
Tenanciers de mon cœur, j'en formai le jury
Dont le verdict fixa les parts controversées
Et de l'œil lumineux et du cœur attendri.

Et mon œil eut pour part ta forme et ta couleur,
Et mon cœur eut l'intime amitié de ton cœur.

XLVII

Une ligue entre l'œil et le cœur est formée,
Pour échanger en paix des bienfaits mutuels :
La vue est-elle en pleurs, d'un regard affamée?
Le cœur étouffe-t-il de ses soupirs cruels?

Mon œil, qui se repaît de ta face en lui peinte,
A ce festin d'azur invite l'amoureux;
Tantôt, à ses pensers d'amour, le cœur sans feinte
Donne à mes yeux leur part, en hôte généreux.

Soit grâce à mon amour ou grâce à ta peinture,
Absent, tu m'es présent à toute heure du jour :
C'est en vain que tu fuis, mes pensers te capturent
Et, gardant ses gardiens, je garde mon amour.

S'ils tombent au sommeil, l'Astre peint de mes cieux
Réveille pour ma joie et mon cœur et mes yeux.

XLVIII

J'ai pris le soin de mettre, en partant en voyage,
Mes plus menus bijoux sous de très forts verroux;
En un repos tranquille ils sont, pour mon usage,
Sauvés des ravisseurs par des gardiens jaloux.

Toi, près de qui joyaux ne sont que bagatelles,
Toi, suprême délice et suprême douleur,
Toi, le plus cher souci qui toujours me harcèle,
Toi, je te laisse en proie aux plus abjects voleurs!

Toi, point ne t'enfermai dans aucuns de mes coffres,
Sauf en celui qui, sans t'avoir, te tient pourtant,
Le tiède et doux coffret que ma poitrine t'offre,
D'où tu sors à ta guise, en tous lieux, en tous temps.

J'ai peur qu'en cet écrin même tu ne sois pris :
L'Honneur fait le larron pour ravir un tel prix!

XLIX

Contre le temps, s'il doit venir, où mes défauts
En toi ne trouveront qu'un sourcilleux comptable,
Où, voulant arrêter la dépense et le taux,
Tu les contrôleras d'un œil impitoyable;

Contre le temps, où le rayon de tes clairs yeux
A peine saluera ma figure étrangère,
Où ton amour, changée en son contraire odieux,
Alléguera raisons de convenance amère;

Contre ce temps, je veux déjà me retrancher
Dans le pauvre rappel de mon faible mérite,
Et je veux contre moi dès maintenant marcher
Pour te garder le droit dont ta cause profite.

Toi, pour m'abandonner, peux invoquer les lois;
Pour t'aimer, je ne puis trouver de raison, moi!

L

Je traîne en route un cœur pesant comme un plomb vil
Et quand mon lent effort à l'auberge m'amène,
Mon gémissant repos soupire à mon exil :
« Loin de l'Ami, chaque mille franchi t'entraîne ! »

Accablé de mon deuil, mon cheval douloureux
Succombe pesamment sous ma lourde tristesse :
Un sympathique instinct murmure au malheureux
Qu'en m'éloignant de toi j'abhorre la vitesse.

L'éperon que ma rage enfonce dans ses flancs
De son sang les rougit sans presser son allure;
Et le pauvre y répond de sourds gémissements
Plus déchirants pour moi que pour lui sa blessure;

Car ce gémissement rappelle à ma misère
Qu'en avant est ma peine et ma joie en arrière!

LI

Voici comment l'amour peut pardonner l'offense
De ce pas lent et languissant, quand je m'en vais :
Comment fuir au galop l'attrait de ta présence?
Qu'ai-je, en partant, besoin de poste et de relais?

Mais, au retour, comment t'absoudre, ô pauvre bête,
Quand l'éclair le plus vif semble toujours trop lent,
Quand j'éperonne en vain les flancs de la tempête,
Et me sens immobile en son vol affolant!

Il n'est point de cheval dont la course dépasse
La course du Désir né de l'amour parfait :
Idéal, il hennit et dévore l'espace
Par amour excusant ma rosse et son méfait :

« Puisqu'en quittant l'Ami, tu marchas à ta guise,
Garde ton amble égal : moi, j'ai l'aile des brises! »

LII

Je ressemble à ce riche, auquel sa clef bénie
Verse la volupté d'un suave trésor,
Suprême bien qu'avec prudence il se dénie
Pour n'en pas émousser l'exquis aiguillon d'or.

Les fêtes ont gardé leur grandeur solennelle,
Grâce au retour discret de leur vol coutumier,
Pareilles à ces feux espacés qui ruissellent
Dès rubis souverains d'un opulent collier.

Le temps, qui loin de moi vous garde, est ma cassette
Et le coffre où se cache un manteau d'apparat,
Orgueil emprisonné qu'on étale et qu'on fête
En des jours éclatants pour en dorer l'éclat.

Béni sois-tu, joyau dont le haut prix embrase
Qui te cherche d'espoir, qui t'a trouvé d'extase !

LII

De quel limon subtil fûtes-vous donc pétri,
Vous qu'escortent partout des visions sans nombre;
Tout homme n'a qu'une ombre et vous, grand favori,
Qui n'êtes qu'un pourtant, prêtez à tout votre ombre.

Que l'on peigne Adonis, sa peinte royauté
N'est de vos traits royaux que la pâle copie;
Qu'on mette au front d'Hélène un astre de beauté,
Et c'est vous que revêt le péplos d'Olympie!

Qu'on parle du Printemps, de l'Automne fécond,
L'un n'est que le fantôme obscur de votre flamme,
L'autre a l'or généreux de votre cœur profond,
Et chaque être béni nous reflète votre âme!

Vous possédez de toute grâce une parcelle,
Vous seul avez, sous le soleil, le cœur fidèle!

LIV

Oh ! combien la beauté nous apparaît plus belle
Quand pour pur ornement elle a la vérité.
Le pénétrant parfum que la rose recèle
Embellit à nos yeux sa grâce et sa beauté.

Sans parfum, l'églantine a la même richesse
Que la pourpre embaumée au cœur plissé des roses,
Et même feuille et même fleur et même ivresse
Quand, aux souffles de Juin, ses boutons se déclosent.

Mais pour seule vertu n'ayant que l'apparence,
Elle vit sans amant et sans respect s'endort;
Tout entière elle meurt. Les roses, pure essence,
Font un exquis parfum de leurs exquises morts !

Ainsi doit se faner la rose de ta vie;
Mais ton vrai cœur, je le distille en poésie !

LV

Ni le marbre au grain dur, ni l'or des mausolées
Royaux ne survivront à mes sonnets puissants :
Les lettres de ton nom y brilleront coulées
En un métal sauvé des souillures du temps.

L'ouragan de la guerre a brisé les statues,
Le brandon de l'émeute a brûlé les cités,
Mais le feu qui détruit, ni le glaive qui tue
Jamais n'entameront ton immortalité.

En dépit de la mort, de l'oubli, de la haine,
Calme tu marcheras, et ton nom résistant
Passera tout entier aux mortels qui s'enchaînent
Pour mener l'univers jusqu'à la fin des temps.

Oui ! tu te dresseras à son appel suprême :
Mais jusque-là vivras en un monde qui t'aime.

LVI

Aiguise, ô mon amour, la force de ta vie;
Garde-lui tout son fil, comme une faim d'enfant
Qui, du pain d'aujourd'hui pleinement assouvie,
Retrouvera demain ses aiguillons puissants.

Tes grands yeux alouvis, doux amour, rassasie
Et clos-les sous le faix des festins endormants;
Mais n'en étouffe point la tendre frénésie
Sous la torpeur sans fin des assoupissements.

Que notre triste exil soit comme un large fleuve
Qui sépare la rive où viennent chaque jour
Deux jeunes fiancés : auréolé d'épreuve,
Plus béni sourira le moment du retour !

Notre exil est encor l'hiver sombre et morose
Qui donne un triple charme à la saison des roses.

LVII

Qu'ai-je autre chose à faire, humble et soumis esclave,
Qu'à guetter le caprice ailé de vos désirs ?
Le vaisseau de mes jours sans vous n'est qu'une épave
Et mon service est vain s'il n'est votre plaisir.

Et je n'ose gronder les heures mortifères
Si lentes à vous rendre à moi, mon souverain ;
Ni trouver l'absence âcre à mes lèvres amères
Quand vous abandonnez le serf à son chagrin.

Et je n'ose darder au but de vos voyages
Le doute empoisonné de mon souci jaloux ;
Je ne pense, figé dans mon triste servage,
Qu'à ce bonheur lointain qui chevauche avec vous.

L'amour est fou : le mien à ce point vous révère
Qu'en vos actes obscurs il ne voit que lumière.

LVIII

Il me défend, le dieu qui me fit votre lige,
De peser en esprit le temps de vos loisirs,
De demander raison des heures qui m'affligent,
Moi, le vassal soumis à votre bon plaisir.

Sur un signe de vous, puissé-je en patience,
Moi, le féal captif de votre liberté,
Souffrir, apprivoisé, la prison de l'absence
Sans trouver un grief contre votre bonté !

Suivez donc votre humeur d'après le privilège
Que vous donne la charte où vous êtes absous
De tout ce qui vous plaît : assez il vous protège
Pour vous pardonner même un crime contre vous.

Je dois attendre, alors qu'attendre est un enfer,
Sans vous blâmer de ces plaisirs, bons ou pervers.

LIX

S'IL n'est rien de nouveau, si tout est renaissance,
Nos cerveaux en travail, dupés et condamnés,
Portent, comme un fruit mort conçu dans la souffrance,
L'illusoire fardeau d'un enfant déjà né.

Que je voudrais voir en l'histoire au clair mirage
Qui reflèchit le cours de cent lustres passés,
Tous les anciens portraits où vécut votre image
Depuis l'âge où l'esprit en signes s'est tracé !

Lors, je pourrais savoir comment la lyre antique
Chanta le merveilleux accord de votre face :
Si nous sommes les rois, si les Anciens abdiquent,
Ou si le temps en marche a laissé l'homme en place.

Mais à des dieux moins beaux les harpes en allées
Égrenaient le tribut de leurs strophes ailées !

LX

Les flots s'en vont mourir aux rives caillouteuses ;
Nos minutes, comme eux, se hâtent vers leur fin :
L'une glisse après l'autre en sa course onduleuse —
Charge de combattants qui roule à son destin !

L'homme émerge en ce monde, océan de lumière,
Rampe au midi doré qui couronne son front,
Combat le croissant noir d'éclipses meurtrières
Et le Temps qui donna ruine tous ses dons !

Il sait férir le cimier d'or de la jeunesse,
Creuser au front du Beau parallèles de mort,
Se repaître en pillard des suprêmes richesses :
Rien ne résiste au fer de sa faulx sans remords.

Au ciel de l'avenir, malgré sa main cruelle,
Ta gloire avec mes vers s'envole à tire d'aile !

LXI

Est-ce toi qui le veux, quand ton errant fantôme
Aux tourments de la nuit soulève mes cils lourds ?
Est-ce toi qui le veux, quand le sommeil qui chôme
Me laisse en proie aux masques faux de mon amour ?

Est-ce ton âme, Ami, qui de si loin s'élance
Et tâche à pénétrer mes heures de loisir
Pour épier mon geste et jusqu'à mon silence,
Fond de ta jalousie et thème à tes soupirs ?

Mais ton amour, si fort soit-il, n'a point ce zèle :
Non ! c'est le mien qui seul reste les yeux déclos ;
C'est mon fidèle amour qui, pâle sentinelle,
Veille au chevet du mort vaincu qu'est mon repos !

Pour toi je veille et toi, tu veilles sans regrets
Loin, loin de ton ami, mais d'autres cœurs trop près !

LXII

L'amour de ma personne envahit et possède
Mes yeux, mon corps, mon âme : il tient tout en vainqueur
Contre ce mal rongeur il n'est point de remède
Tant il pénètre avant dans le sol de mon cœur.

Mon visage, il me semble, a la suprême grâce;
Ma forme a l'idéale et vierge pureté :
Je suis mon propre juge et nul ne le dépasse :
J'élève jusqu'au ciel ma propre dignité !

Mais quand un franc miroir me révèle à moi-même,
Le front battu, gercé par le hâle du Temps,
J'y lis des démentis écrasants pour qui s'aime
De cet indigne amour inique et rebutant.

En peignant mon soir gris de l'aube de vos traits,
C'est un autre moi-même, Ami, que j'adorais !

LXIII

Sur mon amour comme sur moi la main perfide
Du Temps va s'alourdir, l'écraser, le meurtrir,
L'Heure drainer son sang, herser son front de rides,
Et son jeune matin, d'un souple élan, gravir

Les sommets escarpés de la nuit vieillissante;
Et toutes les beautés dont il était le roi
Ont connu l'agonie ou sont agonisantes,
Et leur riche avril meurt sous leur souffle âpre et froid.

Contre l'assaut prévu dès maintenant je m'arme,
Pour dévier le meurtrier couteau des Jours;
Pour qu'au cœur des humains toujours vive son charme,
Quand gîra foudroyé l'arbre de mon amour !

Sa beauté renaîtra des mots noirs de ces vers,
Et lui, de leurs sillons, sortira toujours vert !

LXIV

Lorsque je vois le bras du Temps louche et cruel
Violer le tombeau riche et fier de nos pères;
Et la mort s'asservir jusqu'au bronze éternel,
Et l'altier château-fort le front dans la poussière;

Quand je vois par degrés le vorace Océan
Envahir en vainqueur l'empire du rivage;
Et la terre empiéter sur les fleuves géants,
L'un perdre au gain de l'autre ou gagner au pillage;

Quand je vois cet échange en des êtres mouvants,
Ou l'être anéanti dépouiller l'existence,
J'apprends à méditer sur la marche du Temps
Qui viendra m'arracher mon amour sans défense.

C'est un penser de mort qu'en pleurant de prévoir
La mort de ce qu'on garde, ah! sans garder l'espoir.

LXV

Bronze et marbre, et la terre et la mer infinie
Voient leur pouvoir soumis au sceptre de la mort :
Comment à sa fureur la Beauté, fleur bénie,
Pourrait-elle opposer son délicat effort,

Quand, sur l'été semant le miel pur de ses ailes,
Fonce le dur bélier des siècles acharnés ?
Quand l'imprenable roc, l'acier des citadelles,
Quand tout cède à l'assaut des temps prédestinés ?

O l'effrayant penser ! Comment la gemme exquise
Peut-elle en son coffret fuir les ongles du Temps ?
Son pied trop prompt, d'un bras vaillant, qui donc le brise
Et crie au ravisseur du Beau : « *Je te défends !* »

— Personne, à moins que par miracle une encre noire
Ne rende à mon amour la vie avec la gloire !

LXVI

Lassé de tout j'aspire au repos de la mort;
Las de voir la vertu vivre déguenillée,
La nullité drapée en ses oripeaux d'or,
Et la plus pure foi méchamment violée;

Et l'argent de l'honneur au déshonneur payé,
Et la vierge au désir brutal prostituée,
Et le juste du monde injustement rayé,
Et d'un boiteux décret l'âme forte tuée;

Et les arts bâillonnés de par l'autorité,
Et les sots, en docteurs, régentant le génie,
Et le simple et le vrai nommés simplicité,
Le Bien, soldat captif du chef ignominie :

Lassé de tous ces deuils, je voudrais m'y soustraire;
Mais mourir — c'est laisser mon amour solitaire!

LXVII

Pourquoi lui faut-il vivre en ces jours corrompus
Et bénir de sa grâce un univers impie ?
Du suc de sa vertu voir le Péché repu,
De l'or de sa beauté la Hideur rechampie ?

Voir la poudre et le fard copier son front pur,
A sa vie emprunter une apparence morte;
Et, pauvre, la Beauté, cueillir à l'arbre obscur
Des fantômes de fleurs, et non la fleur qu'il porte ?

Pourquoi vivre en un monde épuisé de son or
Et vidé du sang pur qui rougit les artères ?
La Nature en faillite en lui trouve un trésor,
Et, fière d'autres gains, vit sur son aumônière.

L'opulente beauté des anciens jours heureux,
Par lui seul se conserve en ces temps désastreux.

LXVIII

Sa joue est le tableau des jours évanouis
Où naissait et mourait le beau, comme une plante,
Où ces bourgeons bâtards, d'hier épanouis,
N'osaient encor parer une beauté vivante;

Où les cheveux dorés des chers morts respectés
— Bien sacré des tombeaux — n'étaient mis au pillage
Pour, sur un second chef, revivre transplantés
Et, de leur toison morte, embellir un visage.

Lui, montre ce qu'étaient ces saints jours abolis,
Lui seul, par l'éclat nu de sa seule richesse,
Sans fleurir son printemps de sacrilèges lis,
Sans ravir aux vieillards un masque de jeunesse.

Grâce à lui, la Nature en un tableau précis
Révèle à l'art menteur sa beauté de jadis !

LXIX

Ce que les yeux du monde ont vu de ton image
Semble parfait aux plus chers vœux des cœurs amis :
Toutes les voix de l'âme ont rendu cet hommage
Au front nu qui courba tant de fronts ennemis.

Par le dehors, on a couronné de louanges
Tes dehors séducteurs en te payant ton dû;
Mais ils ont d'autres accents, nos fats, et se vengent
En voulant voir plus loin que leur œil n'avait vu.

Ils prétendent plonger en la mer de ton âme
Et n'ont, pour la sonder, que tes actes pour plomb;
Leur esprit va prêter, lorsque leurs voix t'acclament,
A ta rose embaumée un souffle de poison.

Mais, comment ta beauté perd-elle son parfum ?
— Aux sens vils du commun son effluve est commun.

LXX

Mais le blâme jamais ne façonne le crime,
Car le scandale au front vise les héros purs,
Rehausse de soupçon l'or des beautés sublimes,
Noir corbeau qui du ciel pâlit le pâle azur.

La calomnie, Ami, consacre ton génie
Que courtise l'amour flatteur de notre temps :
Le chancre aime la fleur aux senteurs rajeunies,
Et n'es-tu pas toi-même un pur et frais printemps ?

Oui, tu as traversé les pièges du jeune âge,
Ou sans assaut, ou sans effroi, toujours vainqueur;
Cet éloge est puissant; mais jamais il n'encage
L'Envie, aux quatre vents secouant sa rancœur.

Si nulle ombre de mal ne ternissait ta flamme,
Tu serais le seul roi du royaume des âmes !

LXXI

Cessez de me pleurer quand cessera le glas
Lugubre et languissant qui donne avis au monde
Que je fuis cet univers immonde à grands pas
Pour aller demeurer avec les vers immondes.

Si vous lisez ces mots, non, n'évoquez jamais
La main qui les traça, car ma grande amour pure
Préférerait l'oubli d'un cœur bercé de paix,
S'il devait, ce rappel, vous être une torture.

Oh ! si vous revoyez jamais ces tristes vers
Lorsque mes os dissous seront mêlés d'argile,
N'epelez même pas mon nom d'ombre couvert :
Laissez l'amour crouler avec le corps fragile.

Vous ! voir ce monde sage et scruter votre deuil.
Et rire de nous deux quand l'un est au cercueil !

LXXII

Oh ! de peur que le monde, Ami, ne vous impose
De dire l'attrait fort qui vivait en mon sein
Et me fait chérir mort, qu'en l'oubli je repose :
Un seul mérite en moi vous chercheriez en vain.

Vous ne voudriez pas deviser dans les larmes
Un mensonge pieux non moins qu'immérité,
Ni m'accorder, défunt, plus de force et de charme
Que n'en peut m'octroyer l'avare vérité.

Pour que vous ne chantiez un héros illusoire
Et que votre amour vrai ne prenne un masque faux,
Enfouissez, avant qu'il nuise à notre gloire,
L'esprit avec le corps en un commun repos.

Moi, je rougis de voir ce que je donne au monde;
Et vous, vous rougiriez de mon âme inféconde.

LXXIII

En moi tu vois l'automne où l'année agonise,
Où la feuille jaunit et meurt sur les rameaux,
Pour tomber des arceaux qui tremblent sous la bise,
Chœurs nus et délabrés où chantaient les oiseaux.

En moi tu vois encor le mourant crépuscule
Qui, le soleil couché, s'attarde sur les eaux;
Et pas à pas la nuit le noircit et l'annule,
Sœur de la mort qui scelle tout au grand repos.

En moi tu vois encor la pâle et brève flamme
Qui sur la cendre meurt d'un feu qui s'est tari,
Berceau de sa clarté, lit de mort de son âme,
Consumé des ardeurs dont il s'était nourri.

Tu vois, et ton amour plus puissant veut m'étreindre,
Pressé d'aimer ce qui demain devra s'éteindre.

LXXIV

Mais sois content, Ami : quand la rude sentence
M'aura sans caution, frappé du coup fatal,
Ces vers où survivra ma défunte existence
Te resteront comme un vivant mémorial.

Les voyant, tu verras le coin du sanctuaire
Qui, dans mon être aimant, Will, t'était consacré;
La terre n'a repris que son dû, — de la terre;
Mais le meilleur de moi, mon esprit, t'est livré.

Tu n'as vraiment perdu que les déchets de l'être
En ce corps disparu qui n'a plus qu'à pourrir;
Lâche butin conquis sur le couteau d'un traître; (1)
Trop vil pour la grandeur de ton pur souvenir.

Ce qui lui donne un prix, c'est l'âme qu'il recèle,
Et cette âme en ton âme à tout jamais ruisselle.

---

(1) Le Temps sans doute (Cp. LXIII, 10), à moins que Shakespeare n'ait été blessé, comme Marlowe. Ce pourrait être encore lui-même, s'il avait songé au suicide. — Sonnet en façon d'*envoi* qui clôt ce groupe de quatre, et cette première moitié de l'œuvre.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie....	vingt francs
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	vingt-cinq francs
Abonnement sur whatman...		cent francs pour tous pays

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906 ; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions ; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs ; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus ; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier octobre au 31 décembre 1906, et sauf épuisement de la septième série, on peut encore avoir pour vingt francs les dix-neuf cahiers de cette septième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à dater du premier janvier 1907 la septième série complète, s'il en reste encore à cette date, se vendra quarante-trois francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire;* notre *petit index alphabétique* provisoire du *catalogue analytique sommaire* et de nos sept premières séries; notre petite *table analytique* provisoire *très sommaire* de notre septième série... 2

les sonnets de Shakespeare..... 5

ESSAI D'UNE INTERPRÉTATION..... 7

Portrait de Shakespeare..... 8

à l'interprète de Wordsworth..... 9

Du même auteur..... 10

Il a été tiré de ce cahier..... 11

La beauté de l'ami mérite d'être immortalisée et par des enfants et par les vers du poète.

I. — Aux êtres les plus beaux nous demandons des fils..... 13
II. — Lorsque quarante hivers, assiégeant ta jeunesse..... 14
III. — Regarde en ton miroir; réponds à sa prière..... 15
IV. — Prodigue de ton charme, Ami, pourquoi répandre..... 16
V. — Les Heures qui, de suaves rayons tissèrent..... 17
VI. — Ne laisse pas l'Hiver, de son doigt décharné..... 18
VII. — Vois! quand à l'Orient la lumière dorée..... 19
VIII. — Pourquoi, vous, ma Musique, entendre avec douleur..... 20
IX. — Pourquoi te consumer en ton isolement?..... 21
X. — Avoue, ingrat, que c'est n'avoir aucun amour..... 22

XI. — Quand viendra ton déclin viendra d'un pas égal..... 23
XII. — Quand au cadran je suis l'âpre marche du temps..... 24
XIII. — O cher! tu ne t'appartiens pas : tu n'es ton roi..... 25
XIV. — Point ne sais les secrets de la nuit étoilée..... 26
XV. — Chaque être sur la terre a sa fixe croissance..... 27
XVI. — Il te faut cuirasser et ton cœur et ton bras..... 28
XVII. — Dans les temps à venir, qui donc croira mes vers..... 29
XVIII. — Comment te comparer aux matins de l'Été?..... 30
XIX. — O Temps, ronge au lion ses ongles acérés..... 31
XX. — La Nature t'a peint un visage mignard..... 32
XXI. — La Muse qui m'émeut n'a rien de cette Muse..... 33
XXII. — En mon miroir comment lirai-je ma vieillesse..... 34
XXIII. — Comme un acteur novice, inhabile au succès..... 35
XXIV. — Mon œil, jouant au peintre, a fixé radieuse..... 36
XXV. — Laissons tous les heureux que leur étoile enchante.... 37
XXVI. — Seigneur de mon amour, ta royale accolade..... 38
XXVII. — Accablé de fatigue, au lit je me retire..... 39
XXVIII. — Comment porter un front qu'aucune ombre n'assiège.. 40
XXIX. — En disgrâce avec tous, les hommes et les dieux..... 41
XXX. — Quand je fais comparoir les images passées..... 42
XXXI. — Ton sein s'est enrichi des amours abolies..... 43
XXXII. — Si jamais, survivant au jour très satisfait..... 44

Les torts de l'ami : confession et pardon.

XXXIII. — Bien des matins j'ai vu la gloire de l'aurore..... 45
XXXIV. — Ah! pourquoi me promettre une belle journée..... 46
XXXV. — Ne pleure plus, Ami, sur ta faute passée..... 47

La faute du poète : il faut se séparer.

XXXVI. — Laisse-moi confesser qu'il nous faut rester deux..... 48
XXXVII. — Un père prend plaisir, anémié par l'âge..... 49
XXXVIII. — De toute invention ma Muse est dispensée..... 50
XXXIX. — Comment ai-je le front de chanter ta valeur..... 51

L'ami blesse l'amour et l'amitié.

XL. — Prends toutes mes amours, cher Amour, prends-les toutes.. 52
XLI. — Tous ces mignons péchés que commet le caprice 53
XLII. — Qu'Elle soit à toi, Will, n'est pas tout mon chagrin 54

Pensées d'absence.

XLIII. — C'est quand mes yeux sont clos qu'ils regardent le mieux.. 55
XLIV. — Si ma pesante chair était toute Pensée 56
XLV. — Les autres, l'air léger, le feu purifiant..... 57
XLVI. — Et mon œil et mon cœur sont en lutte mortelle 58
XLVII. — Une ligue entre l'œil et le cœur est formée 59
XLVIII — J'ai pris le soin de mettre, en partant en voyage..... 60
XLIX. — Contre le temps, s'il doit venir, où mes défauts 61
L. — Je traîne en route un cœur pesant comme un plomb vil.. 62
LI. — Voici comment l'amour peut pardonner l'offense..... 63
LII. — Je ressemble à ce riche, auquel sa clef bénie 64

La beauté et la sincérité de l'ami seront immortelles.

LIII. — De quel limon subtil fûtes-vous donc pétri 65
LIV. — Oh! combien la beauté nous apparaît plus belle 66
LV. — Ni le marbre au grain dur, ni l'or des mausolées..... 67

L'ami s'absente; le poète se soumet.

LVI. — Aiguise, ô mon amour, la force de ta vie..... 68
LVII. — Qu'ai-je autre chose à faire, humble et soumis esclave... 69
LVIII. — Il me défend, le dieu qui me fit votre lige 70

Éternels recommencements?

LIX. — S'il n'est rien de nouveau, si tout est renaissance..... 71
LX. — Les flots s'en vont mourir aux rives caillouteuses..... 72

Pensées d'absence : le Temps vaincu?

LXI. — Est-ce toi qui le veux, quand ton errant fantôme 73
LXII. — L'amour de ma personne envahit et possède..... 74

LXIII. — Sur mon amour comme sur moi la main perfide..... 75
LXIV. — Lorsque je vois le bras du Temps louche et cruel..... 76
LXV. — Bronze et marbre, et la terre et la mer infinie..... 77

Désespérance.

LXVI. — Lassé de tout j'aspire au repos de la mort..... 78

La beauté de l'ami et le monde.

LXVII. — Pourquoi lui faut-il vivre en ces jours corrompus..... 79
LXVIII. — Sa joue est le tableau des jours évanouis..... 80
LXIX. — Ce que les yeux du monde ont vu de ton image..... 81
LXX. — Mais le blâme jamais ne façonne le crime..... 82

La mort du poète.

LXXI. — Cessez de me pleurer quand cessera le glas..... 83
LXXII. — Oh! de peur que le monde, Ami, ne vous impose..... 84
LXXIII. — En moi tu vois l'automne où l'année agonise..... 85
LXXIV. — Mais sois content, Ami : quand la rude sentence..... 86

Nos cahiers sont édités..... 89

Table de ce cahier..... 93

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour dix-sept cents exemplaires de ce septième cahier et pour quinze exemplaires sur whatman le mardi 18 décembre 1906.

Le gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie Ernest Payen, 13, rue Pierre-Dupont — 1320

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième ou de la sixième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la septième série des cahiers, qui est la dernière série, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra en retour les dix-neuf cahiers parus de cette septième série.

Pour s'abonner à la huitième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette huitième série.

Voir à l'intérieur en fin de ce cahier les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; septième cahier de la huitième série; un cahier vert de 96 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

Bibliothèques
iversité d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

a39003 013098586b

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 08 03 04 28 2